

Penseur compulsif, Alexandre Friederich publie *TM* et *H+*. Une déambulation à la périphérie et un réquisitoire contre le projet transhumaniste

MAXIME MAILLARD

Littérature ► La tentation philosophique est omniprésente dans les livres d'Alexandre Friederich. Sous la prose la plus ordinairement mêlée aux choses du monde pointe toujours le questionnement. Ses narrateurs sont des doubles qui s'appuient sur l'expérience pour mettre en doute l'ordre sociétal et tester des modes de vie.

Dans *Easyjet* (2014), il cinglait avec une désinvolture ironique un dispositif, le vol *low cost*, qui infantilise l'humain en le transformant en marchandise. Un an plus tard, *Fordetroit* menait l'enquête au guidon d'un Roadster dans les friches prolétariées d'un ex-fleuron de l'industrie automobile. Là, derrière l'apparence de la dévastation, la vie renaissait en d'anodines floraisons: un potager autogéré, un atelier, une histoire singulière. C'est que le trivial a valeur de salut littéraire sous la plume de l'auteur. Il est une réponse à l'inexorable extension de la technique et du libéralisme économique, synonymes de désenchantement et de déshumanisation.

Transformation radicale

Deux ouvrages parus récemment à quelques semaines d'intervalle illustrent cette préoccupation. Un essai autour du transhumanisme et de son projet d'homme-machine; et un récit de déambulation dans la périphérie de Genève. D'un côté, il s'agit pour Alexandre Friederich d'alerter à la manière d'un Julian Assange qu'il admire; de l'autre d'explorer des options existentielles face aux périls contemporains.

Publié chez Allia, *H+* – sigle d'identification des transhumanistes – sonde les fondements philosophiques d'un mouvement et de son rêve d'un humain augmenté grâce à la technique. De quoi s'agit-il? Rien de moins

que d'un bouleversement radical de ce qui nous définissait jusqu'ici: libre-arbitre, conscience de soi et de la mort. Cette dernière n'étant plus une fatalité selon les tenants de cette mouvance qui brandissent des promesses de jeunesse allongée, d'ubiquité et d'amortalité.



Pour l'écrivain, l'hybridation humain-machine n'est plus une lubie de la science fiction

Les «technoprophètes» de la Silicon Valley, comme Ray Kurzweil (par ailleurs directeur d'ingénierie chez Google) postulent que l'individu se réduit à un ensemble de processus physico-chimiques. Cet axiome, dont Alexandre Friederich dresse la généalogie, exclut de fait la métaphysique, le dualisme cartésien entre corps et esprit et évacue cette part animée, spirituelle, qui faisait notre nature. Neurosciences et intelligence artificielle – abreuvées à coups de milliards par des financiers aspirant à la vie éter-



nelle – travaillent désormais à l'amélioration de notre agrégat matériel.

Assisterons-nous bientôt au téléchargement de notre conscience sur des supports artificiels? Alexandre Friederich l'assure dans son réquisitoire militant: l'hybridation

homme-machine n'est plus une lubie issue de la science-fiction. Son essai fournit de bonnes bases pour réfléchir les liens noués entre religion du progrès, «extension infinie du capital» et dérive sécuritaire. Dès lors, que faire? Comment vivre? La réponse est peut-être à chercher

du côté de la narration. Car là où *H+* manie le questionnement philosophique pour déconstruire un fantasme devenu réalité, *TM* imagine une praxis.

Publié en novembre dernier chez Infolio, ce récit à l'esprit voltairien renoue avec la salubrité de l'errance, motif cher à

l'auteur. Le décor n'y est pas plus réjouissant: règne du machinisme et de l'argent, spectacle mercantile. «Un supermarché, ils ne savaient construire que cela», remarque un narrateur à la fois rudimentaire et cultivé, dont on suit l'évolution comme dans un roman de formation.

Vérités d'expériences

Adeptes des terrains vagues, il pratique le balayage tout en dressant les avantages d'un métier qui n'empêche pas de voir et de cogiter. Le voici «entièrement esprit et divagation», comme sur son vélo, véritable instrument de connaissance lancé sur les lacets du Salève – après les cols alpins dans *Trois divagations sur le mont Arto* (2006). A la recherche du mouvement, ce praticien de l'échappée et de l'à-côté ne cesse de s'amplifier au contact de situations nouvelles. Et d'humains porteurs de savoir-vivre, comme une vendeuse de cakes au citron à Plainpalais ou un improbable quidam croisé au tri postal et qui, à la question «Tu fais quoi ici?» répond «Je me laisse aller».

S'augmenter en glanant des «vérités d'expérience», tel est le projet d'un narrateur aux prises avec ses mues: il se fera successivement manutentionnaire, traducteur, joggeur, laveur de vitres. Délivrant à chaque fois une petite leçon de choses, confirmant aussi un goût certain pour l'aphorisme: «La pauvreté volontaire est un luxe»; «qui veut être renseigné sur la marche du monde doit plonger dans les circuits». Histoire de ramener à la surface de la page de quoi tenir tête à l'impensé. 1

Alexandre Friederich, *TM*, Ed. Infolio, 2019, 110 pp.
H+, Ed. Allia, 2020, 112 pp.

Bras
artificiel
articulé, sans
doute du
XVI^e siècle.
WIKIMEDIA
COMMON